naturel. Si un *éléphant*, pendant la nuit, tombe dans les embûches de ce sol perfide, plongé jusqu'aux épaules dans la fosse, il travaille en vain à s'en retirer, chaque effort qu'il fait pour recouvrer sa liberté ne faisant qu'aggraver sa position. Alors une panique saisit le reste du troupeau, et dans leur fuite précipitée, il en tombe toujours un ou deux dans les piéges dont le voisinage est semé en tous sens. Les vieux mâles ne s'avançent jamais rapidement vers l'abreuvoir; ils prêtent l'oreille attentivement pour tâcher de reconnaître s'il y a du danger, puis ils marchent avec circonspection, étendant devant eux leur trompe, dont les nerfs délicats découvrent immédiatement le piége caché, s'il y en a. Les victimes des artifices des nègres sont de jeunes étourdis qui, pressés de s'avancer, le font au hasard et courent à leur perte. Une fois pris au piége, et sans moyen d'en sortir, ils sont facilement tués à coups de lance. La véritable saison pour la chasse est au mois de janvier, quand les hautes prairies desséchées n'offrent plus que de la paille. Si alors on découvre un grand troupeau d'*éléphants*, les habitants d'un district tout entier se réunissent parfois au nombre d'un millier, et, formant autour des animaux un grand cercle, ils mettent le feu au chaume à un signal donné. En quelques minutes les *éléphants* sont, à leur insu, entourés d'un vaste cercle de feu, qui se rétrécit petit à petit et finit par les atteindre. Les chasseurs s'avancent simultanément avec l'incendie, qui s'élève jusqu'à une hauteur de 20 à 30 pieds. Enfin les animaux, effrayés par la fumée et les cris des chasseurs mêlés aux sifflements de la flamme, essayent de s'échapper. De tous côtés ils sont environnés; partout où ils se précipitent, une barrière infranchissable de flamme et de fumée les repousse. Cependant le cercle fatal se rétrécit; buffles et antilopes, réservés aussi pour un destin affreux, s'assemblent, frappés de terreur, au centre, où le feu dévorant les atteint tous. Brûlés, aveuglés par le feu et la fumée, les animaux sont alors attaqués par la foule des chasseurs, que la position désespérée des malheureux *éléphants* excite au carnage, et qui les percent de leurs lances.

» L'autre méthode de chasser est moins blâmable et moins destructive. Si beaucoup d'*éléphants* se trouvent dans un district, les naturels mettent environ 100 hommes en sentinelles sur autant de grands arbres; ces hommes sont pourvus de lances spéciales et fort lourdes, ayant des fers de 18 pouces de long environ sur 3 de largeur. Les *éléphants* sont poussés par la multitude des traqueurs vers les arbres où sont les sentinelles, et ceux qui arrivent à une distance convenable sont frappés entre les deux épaules. Le fer, introduit à une grande profondeur, occasionne une affreuse blessure, car sa lourde et forte hampe, heurtée à chaque instant par les branches des arbres, agit à la manière d'un levier dans la plaie, et l'effet produit est si terrible que l'animal ne tarde pas à mourir d'épuisement. Les meilleurs, les seuls véritables chasseurs d'*éléphants* du Nil Blanc, sont les Arabes Bagaras, vers le 13e degré de latitude N. Ils chassent à cheval, et tuent les animaux après un combat loyal. Leur lance, d'environ 14 pieds, est taillée dans un bambou mâle; le fer a 14 pouces de longueur, près de 3 pouces de largeur : il coupe comme un rasoir. Deux hommes ainsi montés et armés constituent toute l'expédition. S'ils découvrent un troupeau d'*éléphants*, ils s'avancent vers celui dont les défenses sont les plus belles. L'un des cavaliers prend les devants, et l'animal, se voyant pressé, s'élance de suite sur le cheval. Il faut beaucoup d'adresse au cavalier pour maintenir sa distance et s'arranger de façon à ce que le pachyderme ne perde pas un seul instant le cheval de vue et soit absorbé entièrement par l'idée de l'atteindre. Pendant ce temps, l'autre chasseur, attaché pas à pas aux talons de l'animal, met pied à terre avec une adresse surprenante, pendant que son cheval est encore au galop, et plonge à deux mains sa lance dans l'abdomen de l'*éléphant*, jusqu'à une profondeur d'environ 8 pieds, et la retire tout de suite. S'il réussit dans son attaque, il remonte à cheval et prend la fuite, ou, s'il n'a pas le temps de se remettre en selle, il s'enfuit à pied de son mieux, car l'*éléphant* se retourne ordinairement et le poursuit. Son compagnon fait alors rebrousser chemin à son cheval, et, s'élançant vers sa victime, met pied à terre à son tour et enfonce sa lance profondément dans la première blessure. Si celle-ci a été faite scientifiquement, les entrailles de l'*éléphant* s'échappent de manière qu'il est immédiatement hors de combat. Deux bons chasseurs tuent souvent plusieurs individus du même troupeau; mais dans cette dangereuse lutte corps à corps, le chasseur est souvent la victime. Il est, sans doute, beaucoup moins dangereux de chasser l'*éléphant* à cheval qu'à pied; mais, quoique la vitesse du cheval soit supérieure, comme le terrain est ordinairement très-défavorable, il peut arriver au chasseur de tomber, et alors c'en est fait de lui et de sa monture. »

Enfin, les indigènes de l'Afrique emploient encore un moyen qui prouve que l'*éléphant* n'est pas plus à l'abri que nous autres hommes de la perfidie féminine. On conduit dans les bois une femelle privée qu'on appelle femelle du leurre. On ne peut pas se faire une idée de la finesse vraiment daliléenne avec laquelle les femelles de leurre savent choyer et ensorceler quelque Samson, fort et stupide, dont les Philistins ont résolu la capture. La femelle de leurre s'avance par un mouvement tranquille et discret à côté du vieux mâle qu'il s'agit de leurrer avant de le prendre, et, arrivée là, elle le contemple dans une respectueuse admiration pour ses proportions massives et sa terrible face, jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive qu'elle a attiré et fixé son attention; elle lui pose alors doucement sa trompe sur les épaules et sur la tête, et passe peut-être sa... main, non sa trompe, timidement dans la sienne. L'*éléphant*, clignant des yeux et jouant des oreilles, paraît enchanté d'une compagne qui fait à elle seule tous les frais de la conversation et se prête volontiers à toutes les caresses. Enhardie, la femelle va plus loin et pose le bout de sa trompe sur les lèvres du mâle, ou plutôt directement dans la bouche, ce qui est la manière de donner un baiser chez les *éléphants;* puis elle lui lie les jambes. On cite des femelles de leurre admirablement dressées qui avaient appris non-seulement à faire la figure d'un 8 par les plis répétés de la corde à laquelle étaient attachées les jambes d'un *éléphant* sauvage, mais encore à nouer le bout de la corde dans le dernier trou pour l'empêcher de se desserrer.

A Siam, on conduit de même dans la forêt une femelle privée, au moment où elle est en chaleur; quand on soupçonne la présence d'un mâle dans le voisinage, on fait pousser à celle-ci le *cri d'amour;* le mâle y répond et se met en marche pour la rejoindre; la femelle, en se retirant devant lui et répétant de temps en temps son appel, finit par l'attirer dans une enceinte de pieux, que l'on ferme dès qu'il y est entré. On fait ensuite sortir la femelle par une autre issue, et l'*éléphant* sauvage reste prisonnier. Ce même procédé, appliqué en grand, permet de capturer des troupes plus ou moins nombreuses.

La chasse nommée *barferakh* consiste à entourer d'un fossé profond l'endroit où les *éléphants* se réunissent d'habitude à certaines époques. On ne laisse qu'une entrée avec une porte que l'on ferme à l'aide d'une corde. On disperse de la nourriture dans l'enceinte et tout alentour, afin d'attirer les *éléphants.* Lorsque ceux-ci sont entrés, les chasseurs quittent leur retraite et tirent les cordes pour fermer la porte. A Ceylan, on pratique une chasse analogue, qu'un voyageur décrit comme il suit : « On rassemble un grand nombre d'Européens et de naturels, qui se rendent dans la forêt habitée par les *éléphants.* Tous ces traqueurs se placent en ligne et forment deux cercles qu'ils rétrécissent peu à peu. Pour cela, ils avancent sans cesse et en même temps ils allument des feux et poussent de grands cris, accompagnés de coups de tam-tam et de détonations d'armes à feu. Les *éléphants*, effrayés, ne peuvent fuir que dans une seule direction. Or c'est précisément de ce côté que se trouve le *kheddah*, vaste enceinte de pieux, dans laquelle ils sont forcés d'entrer et qui se termine par un couloir étroit, où l'animal ne peut se retourner dès qu'il y a pénétré. L'entrée de cette enceinte, renforcée encore par un fossé extérieur, est garnie de feuillage, de manière à ressembler autant que possible à un sentier frayé dans les forêts. Cependant les conducteurs de la *harde* hésitent parfois longtemps avant de s'engager; mais, dès qu'ils sont entrés, tous les autres les suivent sans difficulté. Souvent, pour les y contraindre, on redouble de cris et l'on fait briller à leurs yeux des torches allumées; alors leur frayeur redouble et ils se précipitent tête baissée dans le piége, qui se referme sur eux. On en prend quelquefois ainsi plus de cent. »

Voici, au reste, des détails plus précis sur cette manière de prendre les *éléphants.* Comme nous l'avons dit plus haut, on appelle kheddah, dans l'Inde moderne, l'enceinte de poutres grossièrement taillées destinée à prendre au piége les *éléphants* sauvages; mais on applique aussi ce nom, par extension, à l'équipage de chasse nécessaire pour poursuivre ce redoutable gibier. Le kheddah se compose de dix à douze *éléphants* privés de diverses grosseurs, d'un nombre égal de phunnetts, ou porteurs de cordes, chargés de lancer les nœuds coulants, de cornacs et de faucheurs pour le fourrage, et enfin d'une troupe d'indigènes armés de fusils à mèches. Les *éléphants* privés du kheddah ont chacun une petite sellette, semblable à une selle de course, attachée solidement sur le dos; la corde est passée deux fois autour du corps et une fois autour du cou, et elle se termine en un large nœud coulant. Le phunnett, pendant la chasse, est assis sur la petite selle, tenant en main le nœud coulant et conduisant l'*éléphant* attaché par les pieds. Un faucheur est assis sur l'animal, cramponné à une bride qui descend de la selle sur la queue, et, lorsqu'il en reçoit l'ordre, il le pousse à toute vitesse en lui martelant l'arrière-train avec un maillet de bois muni en saillie de quelques clous en fer émoussés. Tout erinjara, ou bûcheron, qui apporte au camp la nouvelle de l'existence d'un troupeau d'*éléphants* sauvages dans les environs et conduit l'officier de service à portée de la vue de ces animaux, a droit à une récompense de 50 roupies (220 francs). Dès qu'un troupeau est signalé, tout le kheddah se met en mouvement. Les *éléphants* privés sont sellés et montés; les porteurs de fusil prennent leurs armes et allument la mèche; des hommes sont envoyés en avant pour garder les défilés du cercle de collines escarpées dans lesquelles les *éléphants* devront être enfermés. Il est naturellement défendu, en pareil cas, de tirer avec des cartouches à balles; la foule employée dans ces chasses fait toujours fuir au loin les mâles dangereux, tandis que l'on poursuit et l'on tâche de prendre les femelles ou les jeunes *éléphants.* Saisissant l'occasion favorable, les phunnetts se précipitent en avant et cherchent à saisir dans leurs nœuds coulants et à entraîner vers des arbres convenables, pour les attacher, les femelles ou les buchas, c'est-à-dire les jeunes *éléphants.* Le phunnett qui le premier arrête un *éléphant* de la hauteur réglementaire pour le commissariat (8 pieds) reçoit 50 roupies (220 francs) de récompense; il en résulte une émulation des plus vives entre les phunnetts indous et musulmans. Aussitôt qu'un phunnett a pris dans son nœud coulant un *éléphant* sauvage, comme celui-ci peut entraîner dans sa course l'*éléphant* dressé, en général plus faible, le chasseur crie de toutes ses forces : *Muddud! muddud!* (Au secours! au secours!) Il est du devoir de tout phunnett d'accourir aussitôt au secours d'un camarade et, dès que deux ou trois liens de plus ont pu être fixés, l'animal sauvage, amarré à un nombre égal de puissants *éléphants*, ses frères apprivoisés, se trouve réduit à l'impuissance.

Dès que l'*éléphant* est capturé, on s'occupe de l'apprivoiser. Souvent on le laisse pendant quelques jours attaché à un arbre, pour le *mater* par la faim et par la perte de sa liberté. D'autres fois, on le remet à la conduite de deux vigoureux *éléphants* privés, qui le domptent à coups de trompe, ou d'une femelle domestique qui parvient à l'assouplir par des moyens moins rigoureux. Les Hollandais donnent le singulier nom de *zielen kooper* (vendeurs d'âmes) aux individus dont ils se servent pour apprivoiser les autres. Après avoir, dans le principe, dompté l'*éléphant* par un régime sévère, on l'apaise, on l'apprivoise par de bons traitements; au bout de quelques jours, il s'habitue à la captivité et à l'obéissance, et on commence alors à le dresser au travail auquel on veut l'assujettir. Au bout de six mois au plus tard, l'animal est doux, soumis et parfaitement dressé. Mais l'instinct de la liberté ne disparaît pas et l'animal ne manque jamais l'occasion qui se présente de s'enfuir et de reprendre sa vie sauvage. Chez les femelles, cet instinct l'emporte même sur l'amour maternel; si l'une de celles-ci était laissée libre de ses liens pendant qu'elle allaite, elle n'hésiterait pas à abandonner son petit pour retourner dans les forêts.

L'*éléphant* est ordinairement confié aux soins d'un homme que l'on appelle *mahoud* dans l'Inde et *cornac* en Europe. Le mahoud se tient assis ou à cheval sur le cou de l'animal, le maintient, l'intimide et l'empêche de s'enfuir. Pour diriger sa marche, il lui tire légèrement l'oreille du côté où il veut le conduire, à l'aide d'un petit bâton terminé par un petit crochet de fer. L'*éléphant* s'habitue à obéir à la voix de son cornac, à plier les jambes pour le laisser monter ou pour recevoir les fardeaux qu'on lui impose. Les rajahs de l'Inde tiennent à avoir dans leurs écuries un grand nombre d'*éléphants.* Ils s'en servent pour se transporter dans leurs voyages, eux, leurs femmes et leur suite. Ces animaux leur sont aussi fort utiles pour chasser le tigre avec moins de danger. On emploie encore l'*éléphant* à transporter du bois ou tous les fardeaux très-pesants; quelquefois aussi on les attelle aux voitures, à l'aide d'une grosse corde qu'on leur passe autour du cou en guise de collier. D'après M. de Bussy, on s'en sert pour passer les rivières, et l'on a vu des *éléphants* chargés de deux pièces de canon de quatre. Buffon, dont le témoignage ne peut être accueilli sur ce sujet qu'avec une extrême réserve, dit que l'*éléphant* aide à transporter l'artillerie sur les montagnes, et que là surtout se fait sentir son intelligence. Pendant que les bœufs s'efforcent de tirer en haut la pièce de canon, l'*éléphant* pousse la culasse avec son front, et à chaque effort qu'il fait, il soutient l'affût avec son genou qu'il place à la roue; on en a vu qui cherchaient d'eux-mêmes des pierres pour caler la roue. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est l'obéissance passive que le cornac sait inspirer à ces animaux; aussi quelques souverains de l'Inde les ont-ils employés comme bourreaux pour exécuter les criminels. On dit même qu'on leur apprend à faire souffrir la victime suivant le degré de sa culpabilité, ou plutôt du supplice auquel il est condamné.

— Paléont. Les *éléphants* fossiles, de l'ordre des mammifères proboscidiens, sont caractérisés par des molaires composées de lames verticales, formées chacune de substance osseuse enveloppée d'émail et liées ensemble par un ciment. Ces dents se succèdent d'arrière en avant, de manière qu'il n'y en a jamais à la fois qu'une ou deux de chaque côté de chaque mâchoire. On a trouvé des débris d'*éléphants* dans presque toute l'Europe. La plupart des terrains meubles d'Allemagne, d'Angleterre, de France, d'Italie, d'Espagne, de Belgique et de Suisse en ont fourni des ossements qui, à diverses époques, ont frappé l'attention par leur grandeur et donné lieu à des fables nombreuses sur l'existence d'hommes fossiles d'une taille gigantesque. C'est surtout en Sibérie qu'ils paraissent le plus abondants; ils sont si nombreux et les défenses sont si bien conservées qu'on en fait un commerce important. Les indigènes expliquent ces dépôts par la fable suivante : ils croient que le sol de leur pays est miné par des animaux d'une taille gigantesque qu'ils nomment *mammouths* ou *taupes souterraines;* ils s'imaginent que ces animaux sont destinés à vivre toujours dans l'obscurité et qu'en arrivant près de la surface ils sont tués par la lumière. Ils leur attribuent ces ossements et ces défenses si nombreuses. On a signalé jusque sur les frontières de la Chine des dépôts semblables, que les indigènes rapportent aussi à des animaux, gigantesques fouisseurs. C'est ordinairement aux bords des fleuves que l'on trouve ces débris, ce qui a fait supposer que les *éléphants* avaient vécu dans des régions plus tempérées et avaient été entraînés par les eaux courantes, opinion inadmissible; le fait doit s'expliquer plutôt parce que les eaux dans leurs débordements entraînent les graviers, laissant ainsi les os à nu. La découverte la plus remarquable qu'on ait faite de ce genre est celle d'un cadavre entier trouvé dans un bloc de glace sur les bords de la mer Glaciale. En 1799, un pêcheur découvrit près de la Léna une masse informe entourée de glace, et après la fonte on reconnut un *éléphant*; en 1806, Adams en fit transporter une grande partie au musée de Saint-Pétersbourg. Cette découverte montra que le mammouth était organisé pour résister à un climat froid, car il était protégé par une toison, comme aujourd'hui les ours et autres animaux de ces contrées.

Pour la distinction des espèces fossiles, on a pu s'appuyer parfois sur la forme de la tête et du squelette, et même sur la nature des téguments; mais, dans la plupart des cas, on n'a eu comme éléments de classification que la dentition, qui, dans le courant de la vie, présente des modifications considérables. M. de Blainville admet en tout six molaires de chaque côté de chaque mâchoire, se renouvelant d'arrière en avant et différant entre elles par le nombre des lames d'émail et par leur forme générale. L'espèce fossile la plus abondante et la plus connue est l'*E. primigenius*, qui ressemble surtout à l'*éléphant* des Indes; mais il a les lames d'émail de ses molaires plus rapprochées, plus minces et moins festonnées : ces molaires sont plus larges à proportion, et ses défenses, souvent très-courbées, sont aussi grandes que celles de l'*éléphant* d'Afrique. Les alvéoles des défenses sont plus longues et ont dû allonger la tête en avant et fournir une assiette plus solide à la trompe, qui a été probablement bien plus épaisse à sa base. La région occipitale présente aussi des différences assez notables, en prenant un développement plus grand, lié à une augmentation dans la force des apophyses épineuses des vertèbres. Cet animal a dû atteindre juqu'à 15 ou 16 pieds de hauteur au garrot; ses membres ont dû être forts et massifs; il était couvert d'un pelage formé de longs poils bruns, gros comme des crins de cheval et longs de 12 à 15 pouces, mêlés avec d'autres plus petits et plus clairs et avec une laine abondante de 4 à 5 pouces de longueur, fine, assez douce, frisée et d'un fauve clair. Tous les ossements d'*éléphants* fossiles ont été trouvés en Europe, dans le terrain diluvien; ils ne vivaient pas encore pendant le pliocène. On en a trouvé aussi dans l'Inde; plusieurs espèces présentent des dents dont les éléments sont plus séparés que dans les *éléphants* actuels, de sorte que chaque lame d'ivoire est le sommet d'une véritable colline. En 1807, on rencontra, avec le mastodonte, à Big-bone-Lick (Kentucky), des dents d'*éléphant*, qu'on recueillit ensuite dans des gisements analogues de la Virginie, de la Louisiane, de la Caroline du Sud, et qui furent rapportées à l'*E. primigenius* de l'Europe et de la Sibérie.

— Hist. *Eléphants de guerre.* L'*éléphant*, depuis l'époque d'Alexandre jusqu'à celle de César, a, dans toutes les guerres importantes, joué un rôle considérable dans la tactique militaire. Nous allons examiner successivement l'*éléphant* de guerre dans les différents pays où il a été employé.

L'éléphant de guerre chez les Indiens. Aussi haut que l'on puisse remonter dans l'histoire de ces peuples, nous trouvons les anciennes armées composées selon ces éléments : 1 *éléphant*, 1 char de guerre, 3 cavaliers, 5 fantassins. Chaque *éléphant* devait être monté par 8 hommes. Ces renseignements sont fournis par l'*Amarâ-Co ha;* le *Mahabharat* fait entrer 21,870 *éléphants* dans la composition d'une armée modèle. Aujourd'hui ce chiffre idéal ne saurait s'atteindre en aucune façon.

Alexandre et ses successeurs. La première apparition historique des *éléphants* à l'occident de l'Indus remonte à l'expédition d'Alexandre; elle eut lieu à la bataille d'Arbelles (331 av. J.-C.), où Darius avait rangé environ quinze de ces animaux au centre de son armée. Ils tombèrent tous au pouvoir des Macédoniens vainqueurs. A la bataille de l'Hydaspe (327 av. J.-C.), Porus plaça ses *éléphants* en vedette. Ces énormes animaux effrayaient les Grecs par leurs cris et étaient prêts à écraser les premiers bataillons qui s'avançaient. Alexandre tourna la difficulté en passant le fleuve à quelques lieues de distance, à travers un petit bois marécageux qui bordait l'Hy-

daspe. Il prit ainsi l'infanterie ennemie par derrière et la resserra entre les Macédoniens en queue et les *éléphants* en tête. La victoire longtemps disputée resta aux Grecs, et Alexandre se trouva possesseur de tous les *éléphants* de Porus, splendides trophées vivants, promis au triomphe éclatant de Babylone.

Le premier usage que Perdiccas fit des *éléphants* d'Alexandre fut de les tourner contre les Macédoniens qui les avaient conquis; il fit piétiner par ces lourds animaux 300 des plus mutins. A dater d'Alexandre, les *éléphants* se répandirent des Alpes au Caucase, de l'Euphrate à l'Ebre. Séleucus Nicator en entretint un grand nombre, et les *éléphants* jouèrent un rôle décisif dans la lutte d'Antigone contre les lieutenants d'Alexandre. Antiochus III, surnommé le Grand, est, des rois de Syrie, celui qui posséda le plus *d'éléphants.* Dans la victoire de Raphia, remportée par ce prince sur les Egyptiens, la supériorité des *éléphants* asiatiques sur les *éléphants* d'Afrique se trouva établie. « On vit d'abord les *éléphants*, dit Armandi, s'avancer d'un air menaçant, s'attaquer de front, entrelacer leurs trompes et employer chacun toute sa force et toute son adresse pour rester maître du terrain et faire reculer son antagoniste. Ces animaux luttaient avec leurs défenses, et aussitôt que l'un était forcé de prêter le flanc, l'autre le transperçait et l'étendait mort à ses pieds. Ce terrible engagement se termina par la destruction de presque tous les *éléphants* de l'armée de Ptolémée. » Les Séleucides perdirent beaucoup de leur force militaire quand les Parthes établis sur le Tigre et l'Euphrate empêchèrent les Syriens de tirer librement de l'Inde les *éléphants* de guerre. Les Lagides, qui eurent aussi une belle part de l'héritage d'Alexandre, firent venir leurs *éléphants* de l'intérieur même de l'Afrique. Pour le transport de ces animaux, Ptolémée Philadelphe imagina des bateaux qui reçurent le nom de *porte-éléphants.* Ils étaient assez larges pour qu'on pût y placer ces quadrupèdes et les en faire sortir avec facilité. Ptolémée Philadelphe possédait 400 *éléphants* de guerre. La défaite de Raphia n'était pas de nature malheureusement à inspirer une grande confiance dans les *éléphants* d'Afrique; aussi ne voit-on guère depuis cette race figurer dans les guerres. Eumène, le Cardien, un des plus habiles lieutenants d'Alexandre, dans sa lutte avec Antigone, eut l'occasion d'expérimenter deux fois l'utilité des *éléphants* de guerre : ce fut dans les combats de Gabiène et de Gadamarta; le premier demeura indécis; le second fut perdu par Eumène, par suite d'un incident remarquable : son premier *éléphant*, celui qui était, pour ainsi dire, chargé de conduire la bande, tomba percé de coups, et, par ses cris, effraya les autres, qui se débandèrent et s'ouvrirent passage dans toutes les directions. Après la mort d'Antipater, Polysperchon, qui le remplaça dans la régence de la Macédoine, entra dans l'Attique avec une armée de 25,000 hommes soutenus d'un train de 65 *éléphants.* Après s'être arrêté vainement devant Athènes, il se dirigea vers le Péloponèse épouvanté; mais il subit un échec complet devant Mégalopolis. Les habitants préparèrent sur le passage des *éléphants* des madriers hérissés de clous. Ces lourds animaux s'y déchirèrent les pieds, poussèrent des hurlements de douleur et, retournant sur leurs pas, se frayèrent un chemin au milieu des assaillants culbutés.

Les éléphants en Italie. La première fois que les *éléphants* parurent en Italie, ce fut avec l'armée de Pyrrhus. Ils étaient au nombre de vingt tout au plus et décidèrent du sort de la bataille à Héraclée (280 av. J.-C.). Pyrrhus était blessé et son armée pliait, lorsqu'il fit donner ces animaux. Leurs cris et leur aspect effrayèrent les chevaux romains, qui, inaccoutumés à un semblable spectacle, se lancèrent effarés dans l'infanterie et y causèrent une confusion qu'une charge de cavaliers thessaliens transforma bientôt en une déroute complète. L'année suivante, à Asculum, l'influence des *éléphants* fut moins décisive. Les Romains étaient déjà familiarisés avec ces animaux. L'un d'eux eut sa trompe abattue par un centurion. La victoire n'en resta pas moins douteuse. Enfin, à Bénévent, le consul Curius imagina pour combattre les *éléphants* d'armer chaque soldat d'une torche enflammée : le stratagème réussit; les *éléphants* rebroussèrent chemin et culbutèrent les Epirotes. Cette victoire en fit tomber huit au pouvoir des Romains; quatre d'entre eux, les seuls qui survécurent à leurs blessures, ornèrent le triomphe du consul. Au commencement de la première guerre punique, Hannon débarqua en Sicile avec 60 *éléphants.* Il en perdit 44 et 11 restèrent aux mains des vainqueurs. « L'emploi de ces animaux, dit un historien moderne, prolongea la résistance des Carthaginois et déconcerta souvent les prévisions de leurs ennemis; aussi les Romains leur imposèrent-ils, aussitôt qu'ils furent assez forts pour leur dicter la loi, le sacrifice de tous leurs *éléphants.* Ils se soumirent, mais non sans un profond regret, et quand ils eurent perdu tout espoir de sauver leur patrie, on les vit courir comme des forcenés au milieu des monuments de leur ancienne grandeur, et appeler à grands cris, en les nommant par leurs noms, comme s'ils étaient présents, les *éléphants* dont ils n'avaient jamais cessé de déplorer la perte. »

Les Carthaginois oubliaient alors les batailles de Tunis et de Palerme, où les *éléphants* leur avaient causé d'irréparables défaites. Ces animaux jouèrent un rôle important dans la seconde guerre punique. Annibal en prit 40 à sa suite lorsqu'il quitta l'Espagne : il lui en restait 37 au passage du Rhône. Au passage des Alpes, ces animaux lui causèrent des embarras et des retards effroyables.

Les *éléphants* donnèrent à Trasimène, à la Trébie et à Zama, où l'engagement s'ouvrit par le combat des *éléphants* carthaginois contre la cavalerie romaine. Par le traité qui suivit cette glorieuse défaite, Carthage livra tous ses *éléphants* et s'engagea à n'en plus élever; aussi ne trouve-t-on plus ces animaux dans les armées carthaginoises lors de la troisième guerre punique. Plus tard, les rois d'Afrique adoptèrent l'usage des *éléphants.* Masinissa, Gulussa et Micipsa en fournirent aux Romains. Jugurtha et Hiarbas opposèrent vainement les leurs aux armées de la république; et Juba, roi de Mauritanie, vit tous ses *éléphants* pris par César à la bataille de Thapsus. Nous n'avons pas parlé des *éléphants* employés dans les armées romaines : les premiers qu'on y vit furent destinés, dans la guerre contre Philippe de Macédoine, à enfoncer la fameuse phalange. La vue de ces colosses menaçants fit en effet lâcher pied aux Macédoniens. Les Romains amenèrent également des *éléphants* contre les Celtibériens et contre Viriathe. Ces animaux ne contribuèrent pas peu à la défaite des Arvernes et des Allobroges (122 à 121 av. J.-C.). Ceux-ci, qui n'avaient jamais vu d'*éléphants*, durent en effet éprouver une funeste surprise. Les Gaulois, en outre, se formaient ordinairement en masse, et cette disposition, on le conçoit aisément, est absolument désavantageuse pour combattre les *éléphants.* Cette circonstance est la dernière dans laquelle les Romains employèrent ce moyen de guerre, auquel ils ne paraissent pas d'ailleurs avoir jamais attaché une grande importance.

Equipement des éléphants de guerre. Examinons maintenant l'équipement de l'*éléphant* de guerre. Chaque individu de cette colossale famille avait un conducteur qui lui était spécialement affecté et qu'on nommait *éléphantagogue* chez les Grecs et directeur de la bête (*moderator belluæ*) chez les Latins. Ces conducteurs étaient montés sur le cou de l'animal et le dirigeaient au moyen d'une sorte de harpon de fer, dont ils lui piquaient au besoin la tête et les oreilles. Comme le succès de ces animaux dépendait souvent de leur aspect, on ne négligeait rien pour rendre cet aspect plus terrible et plus saisissant. On leur mettait des housses rouges rehaussées d'or et d'argent. On leur peignait le front et les oreilles en bleu, en blanc et en rouge; on leur attachait des panaches et des grelots. Une croyance, sans doute erronée, mais générale, ne contribuait pas peu à multiplier les ornements de ces animaux : on croyait que leur ardeur augmentait en proportion de la richesse de leur parure. On les cuirassait aussi, on recouvrait de fer la tête et le poitrail; tout le corps parfois même était protégé par des lames de métal. Les défenses d'ivoire, si meurtrières déjà, étaient rendues plus terribles par les pointes d'acier qu'on y adaptait. Mais la pièce principale de l'armement de ces animaux, c'était la tour qu'ils portaient sur le dos et qui servait à contenir des soldats, au nombre de six suivant Héliodore, et de trois seulement suivant Elien et Strabon. Quel que soit d'ailleurs le chiffre de ces guerriers, il y a exagération évidente dans le verset de la Bible qui renferme dans une de ces tours 32 hommes avec des machines. Ces tours, dont aucune représentation ne nous a été conservée, étaient de bois, percées à jour et très-légères : on y grimpait par une échelle de cordes. Tous les *éléphants* n'étaient pas munis de cet appendice; les moins dociles étaient simplement lancés contre l'ennemi, sans qu'ils fussent montés par un conducteur ou par des soldats. Voici, d'après Elien, de quelle façon le service des *éléphants* était organisé : les *éléphants* étaient réunis par détachements de 64; c'est ce qu'on nommait la *phalange;* la *coratarchie* était la demi-phalange, forte de 32 *éléphants;* l'*éléphantarchie*, division de 16 *éléphants;* l'*archie*, subdivision de 8 *éléphants;* l'*épithérarchie*, section de 4 *éléphants;* la *thérarchie*, demi-section, 2 *éléphants; zoarchie*, unité élémentaire de la phalange, 1 *éléphant.* Cette organisation suggère au colonel Armandi les observations suivantes : « Le nom de phalange et l'effectif de 64 *éléphants* donné à la brigade, dit-il, me portent à penser que la formation de ces animaux en colonne était un carré plein, de huit files de front sur huit de profondeur. Cette disposition pouvait convenir dans les marches à proximité de l'ennemi, dans les changements de front et dans toutes les occasions où l'on avait intérêt à diminuer les distances, pour mettre plus de rapidité dans les évolutions. »

— Mœurs et cout. *Eléphants blancs de Siam.* On trouve quelquefois des *éléphants* d'une couleur blanchâtre; ce sont des cas d'albinisme, qui ne constituent pas une race ou une variété distincte. Quoi qu'il en soit, l'*éléphant* blanc, sans doute à cause de sa rareté, est en grande vénération chez les Indiens, et le récit des honneurs qu'on lui rend a été encore embelli par l'imagination des voyageurs et de quelques écrivains. « Quand un roi tributaire ou quelque gouverneur de province a fait, dit Mgr Pallegoix, la découverte et la capture d'un *éléphant* blanc, de suite l'ordre est expédié de lui faire un beau chemin à travers les forêts; une fois qu'il est parvenu au bord du fleuve, on lui prépare un vaste radeau planchéié, surmonté d'un bâtiment avec un toit en indienne, décoré de guirlandes de fleurs. On établit l'animal au beau milieu du radeau et on le laisse flotter en le nourrissant de gâteaux et de cannes à sucre. Bientôt un mandarin, et quelquefois même un prince, avec un cortége de cinquante à soixante barques, une troupe de musiciens et une foule de rameurs viennent à la rencontre de l'*éléphant* blanc; le radeau s'attache à chaque barque, on le tire avec des cris de joie qui font retentir les deux rives, et l'animal ébahi fait son entrée triomphale dans la capitale, où il est reçu par tous les grands dignitaires et par le roi lui-même qui lui impose un nom ronflant avec le titre de mandarin de premier ordre. Il est conduit en grande pompe à son écurie ou plutôt à son palais, où il trouve une cour nombreuse, des officiers et des esclaves empressés à le servir dans de la vaisselle d'or ou d'argent. Les gâteaux, les cannes à sucre, les bananes et d'autres fruits délicieux, avec des herbes choisies, lui sont fournis à foison. On garnit ses dents de plusieurs anneaux d'or, on met sur sa tête une espèce de diadème, on se prosterne devant lui comme devant les mandarins. Lorsqu'il va au bain, un officier étend sur sa tête un grand parasol rouge, un autre frappe de la cymbale pour qu'on fasse place à sa seigneurie, et quelques douzaines d'esclaves lui font cortége. S'il tombe malade, c'est un médecin de la cour qui vient le traiter; les talapoins eux-mêmes viennent réciter sur lui des prières et l'aspergent d'eau lustrale pour obtenir sa guérison; quand il meurt, toute la cour est dans une grande affliction et fait rendre au défunt les honneurs funèbres dus à son rang. » Le cas que les Indiens font de l'*éléphant* blanc est fondé sur l'idée qu'ils ont de la métempsycose; ils pensent que ces sortes d'*éléphants* sont les mânes vivants de leurs princes; ils ont été persuadés dans tous les temps qu'un corps aussi majestueux que celui de ce grand et intelligent animal ne peut être animé que par l'âme d'un grand homme ou d'un roi. Plusieurs voyageurs disent qu'en Orient on dresse des *éléphants* à avoir pour le prince vivant la vénération due à la majesté royale; aussitôt qu'ils l'aperçoivent, ils fléchissent les genoux pour l'adorer à la manière des Orientaux et se relèvent un moment après, et ce salut leur est rendu par le monarque. Enfin, il n'y a point de sujet assez téméraire pour oser manquer de respect aux *éléphants* du roi de Siam.

— Théât. *Eléphants jongleurs et comédiens.* Les animaux ont joué un grand rôle dans les divertissements des anciens. Dans les amphithéâtres de Rome, à ces combats du matin, affreuses mêlées de bêtes fauves, ordinairement terminées par la mort de tous les combattants, succédait toujours quelque scène pour rire, quelque singularité merveilleuse, dont les animaux faisaient souvent les frais. Des ours d'une taille monstrueuse exercés à poursuivre des hommes connus sous le nom de *tichobates*, fuyant devant eux sur la crête d'un mur étroit et élevé, précédaient les *éléphants* jongleurs, dont l'adresse consistait à jeter des épées ou des javelots en l'air et à les recevoir avec leur trompe. Il s'en trouvait parmi ces derniers qui maniaient le glaive comme de vrais gladiateurs, qui dansaient la pyrrhique et marchaient au son des instruments sur des cordes tendues, en y exécutant toutes sortes de tours d'agilité. Les plus savants, comédiens et funambules tout ensemble, représentaient de petites parades amusantes, celle entre autres dont parle Pline, dans laquelle quatre de ces animaux portaient dans une litière un de leurs camarades, simulant de la façon la plus comique les airs pleins de langueur d'une nouvelle accouchée (voy. *Monographie du théâtre antique d'Arles*, par M. Louis Jacquemin; Arles, 1863, 2 vol. in-8o). Sénèque, Suétone, Vopiscus, Dion, Busbequius, sont unanimes au sujet de l'intelligence et de l'adresse des *éléphants* dressés. Dion (*in Nerone*) dit avoir vu un de ces animaux danser et jouer à la boule. Quelquefois on en faisait entrer dans les salles à manger, afin que les convives pussent juger de la délicatesse avec laquelle, passant entre les tables sans les heurter de leur masse, ils prenaient avec leur trompe les fruits et les autres friandises dont on les régalait. Chez nous, les *éléphants* ont figuré parfois dans des exhibitions théâtrales. Un mimodrame du Cirque-Olympique nous montrait, en 1845, deux *éléphants*, un grand, majestueux et solennel, et un petit, alerte et vif; le premier, calme, réfléchi et grave, avait les allures d'un homme d'Etat et d'un penseur; il jouait un grand rôle, celui des Bélisaire et des Monk, faisait une restauration à son de trompe et à coups de trompe, avait raison des usurpateurs de l'Inde, éventait les conspirations, punissait le crime et sauvait l'innocence; le second n'était qu'un loustic et qu'un baladin; il amusait la galerie et développait aux yeux ravis son imagination et ses grâces d'*éléphant*, pendant que son compagnon, se livrant aux exercices d'une politique sage et réparatrice, ronait et emportait dans sa trompe le jeune héritier du trône à qui le sort des enfants d'Edouard semblait réservé. Les deux *éléphants* du Cirque, sans être de la force de ces *éléphants* romains qui dansaient sur la corde, étaient parfaitement dressés; ils s'agenouillaient, se relevaient, donnaient le sceptre au plus digne, arrachaient les barreaux de la prison où gémissait l'opprimé, enlevaient enfin les plus chaleureux applaudissements. Mais au prix où sont les loyers et vu l'exiguïté toujours croissante des habitations, l'*éléphant* est un acteur qui tient trop de place, et si, par hasard, il est appelé à paraître sur la scène, ce n'est plus qu'en carton-pâte.

— Blas. En armoiries, le plus grand et le plus fort des animaux quadrupèdes figure parfois comme meuble de l'écu. On dit que l'*éléphant* est *défendu* ou *armé* lorsque sa défense est d'un autre émail que son corps.

La trompe séparée du corps de l'*éléphant* dans l'écu se nomme *proboscide.*

L'*éléphant* dans l'écu peut avoir ou n'avoir pas sa défense. En blasonnant, il faut toujours l'énoncer.

Le Fortuné, porte : de gueules, à un *éléphant* d'or, armé et onglé d'azur. — **Du Buisson**, en Dauphiné : d'argent, au palmier de sinople; à l'*éléphant* d'argent brochant sur le fût de l'arbre. — **Heudé de Blacy**, en Champagne : de gueules, au palmier d'or; à l'*éléphant* d'argent brochant sur le fût de l'arbre. — **Tyr de Valduse** : de sable, à un *éléphant* d'argent, au chef du même, chargé d'une aigle de sable.

— Relig. *Compagnons de l'Eléphant*, nom sous lequel les Arabes désignent les soldats de l'armée d'Abrahah, prince de Sanaa, qui vint assiéger la Mecque, dans les temps antéislamiques, avec un grand nombre d'*éléphants.* Le nom de Sahib-el-Fil (compagnon, maître de l'*éléphant*) est même plus spécialement réservé à Abrahah lui-même, qui montait un de ces monstrueux pachydermes, resté célèbre par sa taille gigantesque et sa couleur blanche. Les Arabes désignent aussi sous le nom d'Am-el-Fil (année de l'*éléphant*), l'année dans laquelle s'accomplit cette expédition, et qui précède immédiatement celle où naquit le prophète.

Éléphant (ORDRE DE L'). Cet ordre tient le premier rang parmi les ordres du Danemark. Longtemps ce fut une institution chevaleresque, qui remonte probablement à Christian Ier, en 1458 ou 1478. Ce ne fut que le 1er décembre 1693 que le roi Christian V constitua par des statuts l'ordre de l'Eléphant, tel qu'il existe encore aujourd'hui. Les conditions pour être admis sont d'être luthérien, d'avoir au moins trente ans, à l'exception des princes de la famille royale, qui peuvent être admis dès l'âge de vingt ans, et d'avoir été au moins huit jours chevalier de l'ordre de Danebrog. Les souverains étrangers, par exception, sont reçus dans l'ordre sans avoir égard aux exigences prescrites. Les statuts furent renouvelés en 1808, et les chevaliers du Danebrog qui reçoivent l'ordre de l'Eléphant sont obligés de porter leur ancienne décoration au-dessous de la nouvelle. La fête de l'ordre a lieu le 1er janvier. Les chevaliers se réunissent dans la chapelle de l'ordre, au château de Friedrichsburg, et prennent place, par rang d'ancienneté, sur des siéges au-dessus desquels sont suspendues leurs armoiries et leurs devises. Les insignes de l'ordre sont un éléphant émaillé de blanc, portant sur une housse bleue, frangée d'or et croisée de blanc, une tour maçonnée. Cette décoration se porte à un grand cordon bleu qui se met en écharpe de droite à gauche. Les chevaliers ont également sur la gauche de la poitrine une plaque rayonnante, au centre de laquelle est un médaillon fond rouge chargé d'une croix blanche. Les jours de cérémonie, l'éléphant se porte attaché à un collier, qui est une chaîne composée d'éléphants et de tours en or. La lettre d'or *D* représente le mot *Dania.* La devise de l'ordre qu'on lit sur son sceau est : *Magni animi pretium.* Le costume de cérémonie se compose d'un justaucorps avec culotte de satin blanc et d'un grand manteau de velours cramoisi, doublé de satin blanc, dont la queue traîne de deux mètres, ayant un chaperon par derrière, attaché au chapeau. Le chapeau est de velours et orné de plumes.

— **Anecdotes.** Dans cette partie anecdotique, nous dévierons de la marche que nous suivons généralement et qui consiste à isoler chaque anecdote. Ici, comme elles se relient toutes à la même idée et qu'elles présentent des transitions naturelles, nous leur consacrerons un article suivi.

L'antiquité, émerveillée de l'intelligence des *éléphants*, leur accordait des facultés extraordinaires. « On lit dans quelques auteurs, dit Pline le Naturaliste, que des troupeaux d'*éléphants*, à l'apparition de la nouvelle lune, descendent du haut des montagnes de la Mauritanie vers un fleuve nommé Amile; que là ils se purifient par des ablutions solennelles, et qu'après avoir ainsi rendu hommage à l'astre naissant, ils regagnent leurs forêts, portant avec leur trompe ceux de leurs petits qui sont fatigués. On croit qu'ils vont jusqu'à concevoir ce que c'est qu'une région lointaine, et qu'ils ne consentent à monter sur le vaisseau qui doit les porter sur une terre étrangère que quand le cornac leur a fait le serment de les ramener dans leur patrie. » Dion,